

## VII

### La rue des Martinets

**L'**AUTOCAR ATTAQUE les derniers lacets de la route qui mène à la « capitale » de la faux. Assis sur le siège juste derrière le conducteur qui lui a promis de lui indiquer l'arrêt où il doit descendre, Pierre est de plus en plus nerveux. « Alphonse sera-t-il bien au rendez-vous ? Sinon comment se débrouiller dans cette ville étrangère ? Il n'y connaît personne. » Il se sent si timide brusquement. Et le lourd véhicule qui n'en finit pas de plonger à allure trop réduite à son goût dans cette vallée profonde qu'il ne distingue toujours pas.

## LA VALLÉE DES FORGES

« On est bientôt arrivé ? »

Agacé par cette question qui lui semble hors de propos alors que, pour rétrograder, il ne cesse de se battre avec l'interminable manche du levier de vitesse, le chauffeur sans même se retourner lâche :

« Oh, ça va, vous allez pas vous perdre ! »

Rassuré mais aussi penaud, gêné tel un gamin de l'école qui se rend compte qu'il a posé une question stupide, Pierre se concentre sur le paysage qui défile derrière une grande vitre... qui mériterait bien d'être lavée. « Tiens, une remarque pour le conducteur s'il se montre encore méprisant ! » Le courage reprend, ainsi que l'espoir. « Alphonse ne peut que m'attendre, il me l'a promis et Véronique a bien insisté auprès de son mari. Et puis, les ouvriers ? ce sont des gens comme tout le monde ! » Une vraie méthode Coué pour se remonter le moral ! D'ailleurs, les prés en pente où paissent des troupeaux de vaches noires et blanches, les bois de hêtres et de frênes lui redonnent confiance ; il ne sera pas dépaysé. Un dernier virage et les premières maisons apparaissent : des fermes. « Finalement, c'est comme chez nous ! »

Soudain, un bruit, non plus que ça, un énorme vacarme lancinant, comme il n'en a jamais entendu. « Les martinets ! » Il se souvient de l'avertissement de son beau-frère « Tu vas être surpris ! C'est pas le silence de ta campagne... et ce ne sont pas les oiseaux qui chantent ! »

## La rue des Martinets

L'autocar s'est arrêté juste en bas de l'interminable descente. « Voilà, c'est le terminus pour vous. Ne vous égarez pas ! » Pierre ne répond pas ; il se moque de cette raillerie qu'il a peut-être méritée. Par la porte avant qui s'ouvre automatiquement devant lui comme par enchantement, il ne voit qu'Alphonse agitant ses grandes mains ; il est sauvé ! Heureux, soulagé, il extirpe du filet à bagages suspendu au-dessus de sa tête, les deux lourdes valises que lui a amoureusement préparées Marie.

« Au revoir, merci ! »

Pierre n'est pas rancunier, et sa mère Augustine lui a tant appris la politesse.

« Tu as fait bon voyage ?... Ça tape ici, hein ! »

Alphonse le prend par le bras et le conduit tout droit vers une bâtisse faite de briques et de pierres. Le bruit devient de plus en plus infernal. Sur le seuil de l'atelier, Pierre ne distingue rien, tout est si noir. Après un temps d'adaptation à l'obscurité, il parvient à dénicher deux lumières, deux petites ampoules posées à même le sol, et, à intervalles réguliers deux grosses lueurs rougeâtres qui apparaissent pour disparaître tout aussi vite.

« Ce sont les fours où l'on chauffe le fer », lui explique ou plutôt lui crie Alphonse.

« Et ces lumières qui se déplacent dans l'atelier, telles des étoiles filantes dans le noir du ciel ?

## LA VALLÉE DES FORGES

— Ce sont les lames de faux qui sortent de ces fours pour passer sous le marteau ! »

Le bruit devient insupportable, l'odeur âcre de la fumée de charbon le prend à la gorge. Pierre recule ; d'ailleurs un ouvrier, une longue tenaille à la main, les invite, doux euphémisme ! à s'en aller. Il le remercierait presque !

« Et dire que je vais travailler dans cet enfer ! »... Alphonse devine le désarroi de ce paysan habitué à l'air libre et pur, aux chants des hirondelles, aux meuglements des vaches dans une étable qui sent si bon l'odeur du foin.

« Je t'emmène à la maison. »

Par une petite route goudronnée qui suit fidèlement le cours de la rivière, les deux hommes cheminent.

« Tu sais comment les gens d'ici appellent ce sentier ?... La rue des Martinets !

— Je suppose que ce ne sont pas nos oiseaux des champs ! »

Le bruit du premier atelier s'est estompé, mais voilà que le même vacarme enfle à nouveau : ils arrivent près d'un autre centre de platinage « Chabanne ». Un vieux monsieur sort de l'usine pour s'engouffrer dans une maison en brique située juste en face.

## La rue des Martinets

« Il est 8 heures, c'est le moment de la portion pour les ouvriers. Celui-ci travaille au marteau, il a le droit d'aller manger chez lui. C'est un peu le seigneur. Tu verras, tu comprendras vite. »

Dans sa tête, Pierre se sent pousser des ailes : et s'il parvenait à porter ce titre ! lui le jeune paysan qui aidait ses parents à faire la ferme du château, propriété d'une famille noble. Quelle revanche ! Il imagine déjà son père Firmin se plantant sur ses ergots tel un coq, annoncer à la sortie de la première messe dominicale « Tu sais comment on l'appelle, mon dernier ? Le seigneur du Martinet ! » Alors aux oubliettes de la fierté familiale les simples bâtisseurs de la mine !

Quelque trois cents mètres plus loin, une longue et imposante construction qui semble avoir été bâtie en deux fois vu la couleur différente des murs, ne peut que l'intriguer.

« C'est la caserne ! » annonce Alphonse, devant la question qui ne manquerait pas de lui être posée, et précisant, anticipant l'inévitable surprise :

« Non, il n'y a jamais eu de soldats ni de pompiers ! La société y loge plus de cinquante familles. Il y a du monde là-dedans ! »

Ce bâtiment original par ses dimensions surplombe un nouvel atelier qui résonne du même martèlement auquel il ne s'habitue toujours pas ; le bruit s'éloigne, puis inexorablement revient aussi fort, tous les cinq cents mètres environ. Défilent les usines

## LA VALLÉE DES FORGES

du Foulter, de l'Alliance, le centre le plus important dominé par le château des Maîtres de Forge, qui laisse de marbre cependant le bientôt futur employé des forges.

« Vous habitez encore loin ? »

— Dans cinq minutes, on est arrivé. Tiens, c'est dans ces bureaux que tu devras te présenter cet après-midi », lui précise Alphonse en désignant un pavillon en briques qui ferme une petite cour agrémentée d'un joli rhododendron...

« Voilà, c'est La Fraque ! »

Pierre a tellement entendu parler de cet endroit qu'il le connaît déjà dans sa tête ; et d'après la description idyllique qu'en faisait Véronique, il l'a depuis longtemps imaginé : une habitation isolée réservée aux familles, dominant l'usine de fabrication d'outils agricoles.

« C'est ici ? ! » Pierre se reprend vite pour cacher son immense déception qui pourrait froisser le beau-frère. Envolé le tableau merveilleux peint dans le pré de regain au mois de septembre ! Une maison d'un étage, aux volets d'un bleu bien délavé, parcourue de deux balcons aux barrières quelque peu rouillées est presque accolée à l'usine. Une grande cheminée ronde qui domine les toits des ateliers obstrue la vue d'un site encaissé que le pâle soleil n'a pas encore daigné saluer en cette fin de matinée...

## La rue des Martinets

La nuit est tombée très tôt : novembre tire à sa fin, et la vallée enfouie de la Semène n'a pas la luminosité des hauts plateaux granitiques. Pierre a rejoint la petite pièce où dorment habituellement les trois enfants du couple, déménagés dans la chambre parentale. Assis sur le bord du lit métallique, la tête entre les mains, il broie du noir ; c'est la première fois qu'il se retrouve sans Marie, et il se rend compte qu'il va perturber la vie quotidienne de sa belle-sœur. De plus le premier contact avec l'entreprise a été plutôt froid.

« On vous embauche par charité, vous avez deux enfants à nourrir ; heureusement votre beau-frère est un ouvrier sérieux ; on espère ne pas avoir à regretter notre choix ! »

Ces mots tapent dans sa tête. Lui, le paysan besogneux, qui faisait deux métiers, qui ne demandait qu'à gagner sa vie à la ferme même très durement pour le bonheur de sa petite famille, s'était senti humilié, abaissé : la compassion d'une usine... et Alphonse pour pouvoir continuer à traverser la vie ! Des larmes embuent ses yeux fatigués ; quelle énorme déception pour Marie au printemps prochain ! Très vite cependant il réagit, il se doit de réagir, les heures de sommeil sont comptées : à 1 heure du matin il faudra se lever. Pas question de philosopher la nuit entière.

## LA VALLÉE DES FORGES

D'une des deux valises posées sur le plancher qui sent bon la cire, il tire les draps, le pyjama et le bleu de travail tout neuf, imprégnés de l'agréable odeur de la savonnette que son épouse a l'habitude de mélanger au linge. Délicatement, il sort une grande serviette qui enveloppe le rasoir à la lame bien coupante, le blaireau, gros pinceau à savonner la barbe, une paire de ciseaux... et un petit livre à la tranche dorée qu'il a pu glisser à l'insu de son épouse, pudeur oblige ! C'est son livre de messe, offert par sa marraine de baptême et si souvent utilisé dans la grande église au haut clocher. Un trait d'union mystique entre le passé d'une jeunesse et d'un métier à jamais révolus et le futur qui ne demande qu'à s'écrire en espérant la protection divine.